



erri

De Luca

Les poissons
ne ferment pas
les yeux

Extrait de la publication

Gallimard

DU MÊME AUTEUR

Aux Éditions Gallimard

TROIS CHEVAUX

MONTEDIDIO

LE CONTRAIRE DE UN

NOYAU D'OLIVE

ESSAIS DE RÉPONSE

SUR LA TRACE DE NIVES

COMME UNE LANGUE AU PALAIS

LE CHANTEUR MUET DES RUES (en collaboration avec
François-Marie Banier)

AU NOM DE LA MÈRE

PAS ICI, PAS MAINTENANT

QUICHOTTE ET LES INVINCIBLES (hors-série DVD, avec
Gianmaria Testa et Gabriel Mirabassi)

LE JOUR AVANT LE BONHEUR

TU, MIO

LE POIDS DU PAPILLON

ACIDE, ARC-EN-CIEL

PREMIÈRE HEURE

ET IL DIT

ALLER SIMPLE

Au Mercure de France

LES SAINTES DU SCANDALE

Aux Éditions Seghers

ŒUVRE SUR L'EAU

Du monde entier

ERRI DE LUCA

LES POISSONS
NE FERMENT
PAS LES YEUX

*Traduit de l'italien
par Danièle Valin*

nrf

GALLIMARD

Extrait de la publication

Titre original :

I PESCI NON CHIUDONO GLI OCCHI

© Erri De Luca, 2011.

*Première publication par Giangiacomo Feltrinelli Editore, Milan.
Publié en accord avec l'agence Susanna Zevi Agenzia Letteraria.*

© Éditions Gallimard, 2013, pour la traduction française.

« À quoi sert de baiser ta poussière ?
Moi, je suis ta poussière. »

ITZIK MANGER

« Je te le dis une fois et c'est déjà une de trop : trempe tes mains dans la mer avant de mettre l'appât sur l'hameçon. Le poisson sent les odeurs, il fuit la nourriture qui vient de terre. Et fais exactement ce que tu vois faire, sans attendre qu'on te le dise. En mer, c'est pas comme à l'école, il n'y a pas de professeurs. Il y a la mer et il y a toi. Et la mer n'enseigne pas, la mer fait, à sa façon. »

J'écris ses phrases en italien et toutes à la fois. Quand il les disait, c'étaient des rochers isolés et beaucoup de vagues au milieu. Je les écris en italien, elles sont ternes sans sa voix pour les dire en dialecte.

Il commençait souvent par « et ». À l'école, on apprend à éviter les conjonctions en début de phrase. Pour lui, c'était la suite d'une autre, prononcée une heure ou un jour avant. Il parlait peu, avec de longs intervalles de silence

tout en vaquant aux tâches d'un bateau de pêche. Il s'agissait pour lui d'un seul discours, qui de temps en temps se détachait de sa bouche avec le « et », dont la lettre *e* dessine un nœud quand on l'écrit. J'ai appris par sa voix à commencer mes phrases par une conjonction.

Il voyait du bon en moi, enfant de la ville qui venait sur l'île l'été. Je descendais à la plage des pêcheurs, je passais des après-midi entiers à regarder les mouvements des barques. Avec la permission de ma mère, je pouvais monter sur une des plus longues avec des rames aussi grosses que de jeunes arbres. Je ne faisais presque rien à bord, le pêcheur me laissait lui donner un coup de main et il m'avait appris à me servir des rames, deux fois plus grandes que moi, en poussant dessus de tout mon poids, debout, les bras tendus et en croix. Le bateau s'ébranlait tout doucement et puis avançait. Et je me sentais plus grand. À certains moments, ma petite force de rameur rendait service au pêcheur. Il ne me permettait pas d'approcher des hameçons, des longues lignes lestées du plomb de fond. C'étaient des instruments de travail qui n'avaient rien à faire dans les mains des enfants. Alors que sur la

terre ferme, à Naples, les outils et les heures de travail n'étaient pas ce qui leur manquait.

Il me laissait jeter l'ancre. J'avais maintenant dix ans, un magma d'enfance muette. Dix ans, c'était un cap solennel, on écrivait son âge pour la première fois avec un chiffre double. L'enfance se termine officiellement quand on ajoute le premier zéro aux années. Elle se termine, mais il ne se passe rien, on est dans le même corps de mioche emprunté des étés précédents, troublé à l'intérieur et calme à l'extérieur. J'avais dix ans — *tenevo* dix ans : chez nous le verbe « tenir » est plus précis pour dire l'âge. J'étais dans un corps pris dans un cocon et seule ma tête tentait de le forcer.

Sorti de l'école primaire avec un an d'avance, je venais de finir ma sixième cet été-là. On avait enfin droit au stylo à bille, plus de tablier noir, d'encrier, de plume ni de buvard, qu'on appelait *carta zuca* en dialecte, papier suceur.

J'avais changé dans ma tête, en pire me semblait-il. À l'âge où les enfants ont cessé de pleurer, moi au contraire je commençais. L'enfance avait été une guerre, autour de moi il mourait plus de jeunes que de vieux. Rien de leur temps n'était un jouet, même s'ils le

jouaient avec acharnement. Cela m'était épargné, mais il me fallait mériter ce temps.

Je restais enfermé dans l'enfance, comme nourrice sèche j'avais la petite chambre où je dormais sous les châteaux de livres de mon père. Ils s'élevaient du sol au plafond, c'étaient les tours, les cavaliers et les pions d'un échiquier placé à la verticale. La nuit, des poussières de papier entraient dans mes rêves. Durant mon enfance au pied des livres, mes yeux ne connurent pas les larmes. Je faisais le petit soldat, ma journée était un incessant va-et-vient dans cet espace réduit de sentinelle.

À l'arrivée de mes dix ans le changement, le bastion des livres ne suffit plus à m'isoler. Venant de la ville, les cris, les misères, les cruautés se lancèrent tous ensemble à l'assaut de mes oreilles. Ils étaient là aussi avant, mais tenus à distance. À dix ans, le nerf entre la douleur extérieure et mes fibres se connecta. Je pleurais, ce qui m'humiliait encore plus que de faire pipi au lit. Une chanson, les trilles d'un canari qu'on avait rendu aveugle pour tirer de sa gorge une note d'appel plus limpide, un acte de violence dans la ruelle : les frémissements de larmes et de colère montaient, et poussaient jusqu'au vomissement. Un vieil homme se mouchait, se serrait dans

ses vêtements en lorgnant vers le haut en quête d'un rayon, un chien la queue entre les pattes poursuivi par la pierre d'un enfant : une dysenterie des yeux me faisait courir aux toilettes.

Même le cri étranglé du vendeur d'ail secouait ma poitrine. Il avait du mal à percer sous les autres voix. Mais son invitation à en manger ne faisait pas rire : « *Accussì nun facite 'e vierm'* », Comme ça vous n'aurez pas de vers. Dans sa voix elle devenait un expédient désespéré. Je pleurais avec une serviette de toilette sur la bouche. J'allais me regarder dans la glace, c'était la seule façon de me calmer : mon visage décomposé par mes grimaces me dégoûtait à tel point que je m'arrêtais. Et en classe, si ça m'arrivait, je faisais semblant d'avoir mal au ventre et je demandais à aller aux toilettes. Là, impossible de rester longtemps, il se passait des choses mystérieuses, les portes ne fermaient pas et un adulte pouvait arriver à l'improviste.

À dix ans, je commençai à chanter à voix basse. La grosse caisse de la ville suffisait à me couvrir, mais je devais cacher le mouvement de mes lèvres. Je mettais ma main devant ma bouche, les doigts touchant mes pommettes, la

paume servant de rideau de scène. Encore maintenant, j'aime chanter comme ça quand je conduis. Par un effet acoustique que j'ignore, un son intense et clair monte à mes oreilles. En classe, je le faisais pendant les cours ou bien quand le vacarme de la ville grouillante entrait par les fenêtres grandes ouvertes. En général, on n'aime pas le bruit des moteurs, moi au contraire je le préfère à celui des voix. Elles montaient en pyramides de hurlements par besoin de se précipiter hors de la gorge plus que pour s'adresser à quelqu'un. Les voix de la ville grouillante cherchaient à se neutraliser, chacune prétendait supprimer les autres. Je préférais les moteurs, les sonneries, les cloches, le gaz sonore qui libère une concentration interne. Main sur la bouche, j'entonnais un chant pour mes oreilles.

Je pleurais, je chantais, actes clandestins. À travers les livres de mon père, j'apprenais à connaître les adultes de l'intérieur. Ils n'étaient pas les géants qu'ils croyaient être. C'étaient des enfants déformés par un corps encombrant. Ils étaient vulnérables, criminels, pathétiques et prévisibles. Je pouvais anticiper leurs actes, à dix ans j'étais un mécanicien de l'appareil adulte. Je savais le démonter et le remonter.

Ce qui me gênait le plus, c'était l'écart entre leurs phrases et les choses. Ils disaient, ne fût-ce qu'à eux-mêmes, des paroles qu'ils ne maintenaient pas. « Maintenir » : c'était mon verbe préféré à dix ans. Il comportait la promesse de tenir par la main, maintenir. Ça me manquait. En ville, mon père n'aimait pas me prendre par la main, pas dans la rue, si j'essayais il dégageait sa main pour la glisser dans sa poche. C'était un refus qui m'apprenait à rester à ma place. Je le comprenais parce que je lisais ses livres et je connaissais les nerfs et les pensées qui étaient derrière les gestes.

Je connaissais les adultes, à part un verbe qu'ils poussaient jusqu'à l'exagération : « aimer ». Son emploi m'agaçait. En sixième, la grammaire latine l'utilisait pour étudier la première conjugaison, avec l'infinitif en *-are*. Nous révisions les temps et les modes d'« aimer » en latin. C'était une friandise obligatoire pour moi indifférent à la pâtisserie. « Aime », l'impératif, m'irritait plus que tout.

Au plus fort du verbe, les adultes se mariaient, ou bien se tuaient. Le verbe « aimer » était responsable du mariage de mes parents. Ma sœur et moi étions un effet, une des

étranges conséquences de la conjugaison. À cause de ce verbe, ils se disputaient, ils se taisaient à table, on entendait les bouches mastiquer.

Dans les livres, il y avait une grande agitation autour du verbe « aimer ». En tant que lecteur, j'y voyais un ingrédient des histoires, au même titre qu'un voyage, un crime, une île, une bête fauve. Les adultes exagéraient avec cette monumentale antiquité, reprise telle quelle du latin. La haine, oui, je la comprenais, c'était une contamination de nerfs étirés jusqu'à leur point de rupture. La ville ingurgitait la haine, elle l'échangeait avec un bonjour de hurlements et de couteaux, elle la jouait au loto. Ce n'était pas celle d'aujourd'hui, dirigée contre les pèlerins du Sud, méridionaux, tziganes, africains. C'était une haine d'humiliation, de piétinés chez eux et pestiférés à l'étranger. Cette haine mettait du vinaigre dans les larmes.

Autour de moi, je ne voyais ni ne connaissais le verbe « aimer ». Je venais de lire *Don Quichotte* en entier et il m'avait renforcé dans cette idée. Dulcinée était du lait caillé dans le cerveau de l'héroïque chevalier. Ce n'était pas une dame et elle s'appelait Aldonza. J'ai appris par la suite que pour les lecteurs c'est un livre

amusant. Je le prenais à la lettre et la raclée qu'il devait subir à tous les chapitres me faisait pleurer de rage.

Ses cinquante ans hardis et décharnés étaient alors à mes yeux un âge vertigineux pour celui qui frôle l'abîme en somnambule. Je tremblais pour Quichotte d'un chapitre à l'autre. Seule ma malice de lecteur me rassurait : le livre avait encore des centaines de pages, il ne pouvait pas mourir au début. L'écrivain qui rouait de coups sa créature me faisait verser des larmes de colère. Et après les rossées, les défaites, comme punition supplémentaire il lui ouvrait les yeux, l'espace d'une seconde, pour lui montrer sa misérable réalité. Mais en fait, du haut de mes dix ans, je savais que c'était lui, Quichotte, qui avait raison : rien n'était tel qu'il semblait. L'évidence était une erreur, partout il y avait un double fond et une ombre.

En sixième, on pouvait se servir d'un stylo à bille. « Écrivez » : sur l'ordre du maître on attrapait sa plume et on la trempait dans l'encre. Si l'angle de la pointe sur le papier était trop grand, une goutte d'encre tombait sur la feuille. Si l'angle était trop petit, elle ne glissait pas et on grattait à vide. L'index et le

médium s'imprégnaient de la crasse de ce bleu. Le papier buvard faisait partie de nos fournitures : les élèves pauvres ne pouvaient pas s'en acheter et alors ils séchaient en soufflant, mais doucement, une légère brise, pour ne pas étaler l'encre. Sous leur souffle mesuré, les lettres tremblaient en scintillant, comme les larmes et les braises.

Le collègue n'était pas mixte, il était à sexe unique. À la fin des cours, les jeunes garçons se rendaient à la sortie des collèges de filles. Je les suivais à temps perdu, c'était sur le chemin de la maison. Là-devant, le bruit des voix atteignait l'hystérie. Appels, hurlements, éclats de rire, bousculades, une foule de petits hommes se glissait dans l'autre groupe pour des premiers contacts par frottement avec les corps du mystérieux sexe opposé. C'étaient deux paquets de cartes neuves qui se mélangeaient étroitement à grand bruit. Masculin et féminin exaspéraient leurs différences pour se plaire.

Je restais sur le trottoir, adossé au mur, à regarder les corps se démêler. Nous étions nés après la guerre, nous étions l'écume laissée après la tempête.

L'air se chargeait de brillantine et de réglisse. J'observais le quart d'heure de la sortie sans le

comprendre. Cette génération ne se trouvait encore dans aucun livre. Pourquoi éprouvaient-ils cette attirance pour un frétillement de bassin d'anguilles? J'étais triste pour eux et pour moi. Nous ne nous croiserions jamais. Pas même l'été sur l'île, eux l'après-midi dans les bars où l'on payait la musique en glissant une pièce dans le juke-box, moi nageant ou sur la plage pour voir les pêcheurs tirer les filets au sec.

La corde était aussi épaisse qu'un bâton, gorgée d'eau, traînée à terre par une douzaine de bras. Ils gagnaient un mètre, centimètre par centimètre, sous le commandement d'un chef qui donnait un rythme musical à la traction. Autour d'eux, les gens de la mer prêtaient leur aide et moi j'essayais de me mêler à eux, de ne pas montrer que j'étais étranger. Mais même avec mon pantalon bleu décoloré, mon tricot de corps blanc et mes pieds nus, je portais sur moi une mauvaise odeur de ville.

À l'arrivée du sac terminal, on renversait sur le sable graveleux le blanc scintillant du poisson, il étincelait de vie face au soleil qui tombait ensuite derrière les terrasses des vignes.

La pêche au filet est la seule qui ne rougit pas de sang. Avec leurs paniers plats, les

femmes faisaient vite le tri et le partage. D'autres après-midi, j'allais sur le quai avec ma ligne et quelques vers trouvés dans le sable le matin. Je restais assis, attendant que ça morde, je rentrais à huit heures et le jour de l'été finissait là. Cette année de mes dix ans, pour la première fois, j'eus la permission de sortir aussi après le dîner. Sur l'île, je cessai de pleurer et de chanter.

Ma sœur, de deux ans ma cadette, était une catapulte d'instincts. Elle répandait autour d'elle ses humeurs du moment, sans retenue. À son réveil, c'était une furie déchaînée contre le monde qui la dérangeait, avec l'école et le reste. Puis, elle se dépensait dans toutes sortes de jeux, de préférence ceux de ballon. Elle me demandait de jouer avec un petit ballon dans l'espace exigü de l'appartement : une partie de foot endiablée, bourrades, pincements, cris, coups de pied et ses victoires, comble de la fête. Elle apprendrait ensuite le ping-pong, le tennis, le volley. Elle avait le don de trouver le bon angle, ses coups partaient d'un instinct de géométrie, pratiquée avec style, une légèreté dans l'effort.

Contrairement à moi qui étais casanier, elle était attirée par ce qui se passait dehors, elle se



Les poissons ne ferment pas les yeux

Erri De Luca

Cette édition électronique du livre
Les poissons ne ferment pas les yeux d'Erri De Luca
a été réalisée le 19 avril 2013
par les Éditions Gallimard.

Elle repose sur l'édition papier du même ouvrage
(ISBN : 9782070139118 - Numéro d'édition : 246607).

Code Sodis : N53771 - ISBN : 9782072478413
Numéro d'édition : 246609.